

Elisabeth Blanc

## *Louping*

Je vais partir de ce livre écrit par K. Obholzer: "Entretiens avec l'homme aux loups" qui est une grande conversation s'étalant sur plusieurs années, entre K.O. et S.P. à la fin de sa vie. S.P. va se confier, il va faire une sorte de bilan, il nous livre, une fois encore ses impressions sur Freud, sur ses analystes, sur les médecins et sur ses femmes. K.O. est une femme, journaliste, ce n'est pas une psychanalyste, cependant il se passe malgré tout quelque chose dans ces entretiens qui relève de la psychanalyse. C'est pourquoi, à la suite du travail que je vous ai proposé, la dernière fois, je me suis posé la question de savoir ce qu'est un acte analytique. Pour cela je me suis appuyé essentiellement sur le séminaire de Lacan de 1967 sur l'Acte analytique.

La dernière fois, j'avais évoqué le Don de la parole en analyse, en disant que la fin et les fins de l'analyse consistent à donner la parole à l'analysant pour que cette parole fasse Acte. Qu'est ce donc qu'un acte de parole, il semble qu'il y ait contradiction entre les termes d'acte et de parole.

J'avais montré, la dernière fois que la mise en place d'une parole se faisait d'abord sur le mode de la répétition et du symptôme, c'est à dire sur le mode imaginaire d'identification à l'objet. La répétition serait la mise en place du désir et le symptôme serait de l'ordre de la jouissance. C'est ce qu'évoque Freud à partir de l'expérience dite du Fort Da. ( Au delà du principe de plaisir 1920, dans Essais de Psychanalyse p.52). Freud avait observé son petit fils jouant avec une bobine, en prononçant O, A dans lesquels Freud reconnaît le mot Fort et le mot Da qui signifient parti et voila, par ses mots le bébé s'identifiant à la bobine, c'est à dire s'identifiant à l'objet en tant qu'il n'est pas là, arrivait à symboliser son rapport en tant que sujet divisé, séparé de son objet, à la présence et à l'absence de sa mère. cf. le commentaire de Lacan dans le séminaire 1, p 196.

Nous avons l'impression que S.P. jusqu'à la fin de sa vie se complait dans la répétition. C'est la même plainte qui revient. Une plainte hypocondriaque, une plainte chargée de ses symptômes.

Freud n'a pas traité de l'hypocondrie d'une manière spécifique, cependant il l'évoque dans un article de 1911 ( pendant le traitement de S) en soulignant la parenté entre l'hypocondrie et la paranoïa, notamment dans le système de revendication mis en place. J. Oury a fait un article sur l'hypocondrie dans "L'apport freudien" et il montre, à la suite de Freud, qu'il s'agit d'une position régressive, d'agression dirigée contre autrui, surtout contre l'entourage habituel familial ou autre mais aussi envers un alter ego privilégié: le médecin. Contre l'autre et contre soi. Alter ego, c'est à dire que l'hypocondrie comme la paranoïa sont axées sur la libido du moi, elles présentent un trouble du narcissisme originaire. Il s'agit de lutter contre l'autre moi. Ce que veut

l'hypocondriaque c'est prouver qu'il a raison contre l'homme de l'art, le savant, celui qui sait. Il en arrive ainsi à changer souvent de partenaire scientifique pour démontrer sa propre supériorité quant à la vérité. La confusion chez lui est patente entre vérité et savoir dans l'illusion qu'en épuisant le savoir il atteindra la vérité. Il est donc condamné à l'échec mais cet échec est toujours pour lui l'échec du savoir. C'est pour cette raison qu'il change d'interlocuteur, passant d'un médecin à un autre, d'un spécialiste à un autre spécialiste.

Pour Freud, l'hypocondrie est le signe d'une confusion régressive et il se pose la question du transfert, qui ne lui semble pas possible. Qu'en est il du transfert chez l'homme aux loups. Freud ne pose pas de diagnostic d'hypocondrie, qui se développera plus tard. Freud impose à l'homme aux loups une position paternelle qu'il accepte facilement d'après lui. Freud dit que le transfert a été, en quelque sorte favorisé par la mort, quelques temps auparavant du père de l'homme aux loups et qu'ainsi S a pu, plus facilement identifier Freud à son père. Cependant S, à la fin de sa vie, tout en reconnaissant ce transfert regrettait d'avoir eu trop de transfert, trop de pères, et que cela lui a été plutôt défavorable par la suite. (Entretiens p 149). Mais nous avons vu que S s'identifiait dans une projection imaginaire au savoir de Freud. Il transfère sur Freud en tant qu'il est supposé détenir un savoir sur lui auquel il s'identifie. Nous retrouvons là, l'idée de transfert telle que Lacan l'a élaborée.

L'hypocondrie serait donc liée à un trouble du narcissisme originaire, une dépersonnalisation qui s'apparente à ce que M.Klein appelle le corps morcelé. Le morcellement constitue pour l'hypocondriaque une défense pour préserver son narcissisme originaire défaillant. Au contraire de l'hystérique qui donne à voir, l'hypocondriaque donne à entendre ce qu'il y a, à l'intérieur de son corps et il tente de donner vie à ses organes dans un fantasme de grossesse. Un tel fantasme implique des éléments paranoïdes mais s'appuie sur une dimension obsessionnelle anale rétensive, l'hypocondrie a commencé par des problèmes intestinaux.

Mais Oury nous dit également que l'hypocondriaque est le grand poète de tous les trous du corps et quand il en a fait le tour, il n'a de cesse de se faire ouvrir, voire éventrer. Oury évoque une sorte de jouissance métaphysique dans l'art d'interroger les organes. L'hypocondriaque se livre à une auto observation compulsive, il surveille ses organes, par nécessité et en même temps il existe toujours chez lui une dimension projective qui vise à le débarrasser de l'organe inopportun, cependant cet organe est également porteur de jouissance. Oury ajoute que l'hypocondrie est la vivante affirmation qu'il n'y a pas de castration, car là où le médecin ne voit rien, il insiste, mais si! il y a quelque chose. Cela souligne aussi la dimension anale, quelque chose qui apparaît pour l'observateur insignifiant, un déchet, présente pour lui une valeur extraordinaire, mais la mise en évidence de ce rien peut déclencher chez lui une véritable agression. L'organe est devenu un équivalent phallique dont il s'agit de jouir. Libidinisation extrême de l'organe, pouvant même provoquer son érection physiologique, mais une projection qui rate pour ne pas supprimer la jouissance. Donc l'hypocondriaque oscille constamment entre projection et réintrojection, entre persécution intérieure et persécution extérieure. Pour Oury, son idéal, sa jouissance profonde, c'est la maîtrise du savoir, il se trouve aliéné dans l'Autre, le savoir étant, comme le dit Lacan, la jouissance de l'Autre. Le savoir est pour lui un moyen de défense contre la dissociation, s'il y a défaillance de l'Autre, il se sent menacé dans sa vie.

On voit bien chez S cette dimension, au moment de son passage délirant paranoïde, à la suite de la maladie de Freud, Freud est souffrant, il ne peut plus le prendre en charge or pour lui Freud ne peut pas être défaillant. On voit le passage de l'hypocondrie de type obsessionnel au délire paranoïde. Mais ensuite, lorsque le passage paranoïde aura été résolu par R.M.B, il reprendra sa plainte hypocondriaque sur le mode obsessionnel, jusqu'à la fin de sa vie il sera incapable de prendre une décision, il aura besoin toujours d'aller interroger le savoir de l'Autre, voire de plusieurs autres, quitte ensuite à les mettre en contradiction. On voit aussi qu'il n'a pas

mis Freud à la même place que ses autres thérapeutes sur le plan du savoir.

Cette plainte hypocondriaque répétitive, qui se double d'ailleurs d'une plainte à l'égard des femmes. Il se sent persécuté par les femmes, surtout Louise, les femmes sensées, elles aussi détenir un savoir. Seule Thérèse, comme seul Freud, ont su l'entendre, peut être le dit il, maintenant qu'ils sont morts, car de leur vivant, il s'en plaignait aussi. Il se plaint que personne ne peut vraiment l'entendre, sauf peut être K.O. parce qu'elle est différente. Il est vrai aussi que ses thérapeutes sont un peu sourds, tout occupés qu'ils sont à répéter les dires de Freud pour ne pas remettre en question son savoir.

Alors comment passer d'une parole répétitive à un acte de parole qui ne peut se faire que dans une reprise signifiante. Une reprise qui suppose une coupure et un déplacement du fait du signifiant.

## **MAIS QUE SIGNIFIE UN ACTE DE PAROLE?**

Pour Lacan, tout acte s'inscrit dans un effet de langage et qu'à ce titre, il implique le sujet, c'est le sujet qui est mis en acte car l'acte suppose à la fois une inscription de ce sujet et son déplacement du fait du signifiant. Le sujet se réalise en tant que manque, il est mis à l'épreuve de sa propre démission dans les effets de son discours. Lacan donne l'exemple de l'acte de naissance, ce n'est pas la naissance qui fait l'acte, qui instaure le sujet mais, c'est son inscription. C'est la lecture de l'acte qui va lui donner tout son poids d'acte, toute sa valeur signifiante et dans le même temps, du fait du signifiant, le sujet va se trouver déplacé. C'est, dans le déplacement du sujet et la lecture de l'acte qu'apparaît l'Autre, car toute parole s'inscrit d'abord au lieu de l'Autre. Dans un acte notarié, deux personnes engagent leur parole devant un tiers, le notaire, qui est ici en place de représentant du grand Autre.

Dans les agir impulsifs, le sujet est, non pas déplacé mais ailleurs, il est éjecté. Aucune parole n'a pu l'inscrire dans un acte signifiant. Le refoulement de l'action opéré par la parole l'instaure en tant que sujet, un sujet qui ne se sait pas. C'est le refoulement originaire.

L'inscription est la marque de la coupure dans l'Autre et la marque du sujet dans l'Autre. Quand il n'y a pas cet effet de coupure produit par la parole, le sujet vient faire corps avec l'Autre, mais il est ainsi éjecté de sa parole.

Il faut donc distinguer l'agir impulsif de l'acte signifiant. Agir impulsif que R. Gori appelle l'acting out-de-parole. Dans ces agir impulsifs, il faut encore distinguer ce que l'on appelle le passage à l'acte et l'acting out. Le passage à l'acte quand aucune parole ne peut être dite, le sujet privé de sa parole s'identifie au réel de l'objet et se laisse tomber, Cf. séminaire sur l'Angoisse p.99, le cas de la jeune homosexuelle, tandis que l'acting out est une question posée à l'autre. L'acting out est l'amorce de transfert, mais un transfert sauvage. Il faut distinguer deux registres du monde: " L'endroit où le réel se presse à cette scène et l'Autre où l'homme, comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole, mais qui ne saurait la porter que dans une structure, si véridique qu'elle se pose qui est structure de fiction" p 115. Le suicide de Thérèse est un passage à l'acte, elle n'attend plus rien de personne tandis que l'intrusion de S. en territoire soviétique est un acting car il ne cesse de demander pourquoi il a fait cela.

Freud en 1905 dans le mot d'esprit disait que " toute parole prend son origine dans une action qui n'a pas eu lieu". Que signifie cette phrase? Il dit par ailleurs, à la fin de Totem et Tabou, reprenant une phrase de Goethe: "Au commencement était l'Action" qui semble en contradiction avec la formule johannique: " Au commencement était le verbe".

Dans le mythe, le fantasme de l'origine: Inceste et Parricide sont mis en parole, cette

parole, la première, est par essence ambiguë, elle laisse entendre une vérité pour mieux l'écartier. Cette action qui n'a pas eu lieu, ou même si elle a eu lieu n'avait aucun sens puisqu'elle n'était pas inscrite dans des signifiants, elle a laissé cependant des traces dont la violence même atteste son caractère de Réel, c'est à dire qu'il y a du Réel la dessous. Le Réel se situe dans la violence même de la certitude.

(cf. l'hallucination du doigt coupé). Le souvenir de cette action est refoulé par cette parole mythique qui vient prendre sa place pour ne laisser que ces traces qui forment la structure de l'Inconscient.

Totem et Tabou est un mythe construit par Freud qui reprend sous une autre forme le mythe d'Oedipe. Il élabore ce mythe à partir d'une action qui n'a pas eu lieu, mais c'est à partir de ce mythe que va pouvoir se mettre en place l'opération psychanalytique. Lacan parle de cette action originaire comme d'un drame aphasique. Un drame sans parole que Freud va mettre en acte. L'acte est lié à la détermination d'un commencement, l'Acte est fondateur. C'est la prise en charge d'une action qui n'a pas eu lieu mais l'inscription de cette action marque de manière signifiante un commencement. Cet acte de parole est fondamentalement un acte d'écriture, le meurtre du père réel qui est aussi bien le meurtre de la lettre va inscrire le sujet en tant qu'être parlant et en tant qu'être sexué. Par ce mythe, par cette parole, Freud instaure la coupure opérationnelle et signifiante de la fonction paternelle.

La parole actualise l'action et actualise aussi, ce faisant le trauma tout en permettant par là de le mettre à distance. Freud a beaucoup hésité sur la question de la réalité du trauma sexuel dans l'enfance. Pendant la cure de S. il insiste sur la réalité de ce trauma, la vue du coït des parents et la séduction de la sœur, pour prouver à Jung et Adler la réalité de la sexualité infantile. Mais il reviendra la dessus, en faisant appel à la phylogenèse. La scène primitive. Ce qu'il dit dans Totem et Tabou c'est qu'il y a un trauma à l'origine de l'humanité, un trauma sexuel constamment réactualisé. Ce qui fait la différence essentielle entre Jung et Freud, c'est que pour Jung tout est dit, une fois pour toutes alors que pour Freud c'est toujours réactualisé. C'est écrit dans l'inconscient mais il reste à devoir le dire sans jamais y arriver vraiment.

C'est plus qu'un trauma sexuel, c'est le trauma de la sexualité, lié au trauma du langage, à ce qu'il y a d'impossible à dire. L'impossible du rapport sexuel dira Lacan.

Le refoulement sexuel provoqué par la parole paternelle vient actualiser le refoulement originaire. Verbaliser: dans la parole il y a déjà l'interdit.

## **L'ACTE DE PAROLE DANS L'ANALYSE.**

Il n'y a pas d'acte de parole sans transfert et Lacan précise que le transfert est la mise en acte de l'Inconscient, c'est à dire que le transfert va permettre de mettre en paroles signifiantes ce qui a été refoulé. La levée du refoulement que l'on peut opposer au retour du refoulé, dans le retour du refoulé, c'est le Réel non symbolisé qui fait retour. C'est par la reconnaissance de l'inconscient que l'interdit se met en place.

Le transfert consiste à croire qu'il y a dans l'Autre, un sujet supposé savoir, c'est un acte de foi de l'analysant, mu par un désir, un désir de savoir, reporté sur la personne de l'analyste. (p.65). L'acte de l'analyste consistera à opérer à partir du transfert quelque chose qui sera justement le refus de tout acte, ou plutôt de tout agir, afin que ça puisse passer par la parole. Le but de cet acte analytique est de faire en sorte que l'analysant, en accédant à sa parole, élimine cette idée imaginaire d'un savoir chez l'analyste, pour faire de l'analyste le simple support d'un

reste, de ce qui choit. Toute parole prend son origine d'une action qui n'a pas eu lieu. L'analysant peut parler, du fait de la réserve de l'analyste et du fait que cette fiction d'un savoir supposé chez lui soient posés dès le début. L'analyste ne parle pas, il interprète. L'acte analytique est un acting out-de-la parole de l'analyste. Ce n'est pas l'analyste qui parle, c'est l'analysant. Le discours de l'analyste est un discours sans parole. ( Séminaire D' un Autre à l'autre). Mais l'analyste agit, il dirige la cure. Son silence est un silence actif. L'analyste agit la parole de l'analysant. Mais son agir relève à la fois d'un certain savoir sur ce qu'il en est de la fin de l'analyse et en même temps c'est un agir qui relève de l'Inconscient, l'analyste ne sait pas ce qu'il révèle quand il interprète. Par sa parole, par les effets de son discours, l'analysant va pouvoir destituer l'analyste de son savoir supposé pour en faire le dépositaire d'un reste, d'une trace, signe qu'il y a de l'Inconscient. Ce qui fait le sujet, c'est ce qui résiste à l'opération du savoir, ce résidu, nous dit Lacan, on peut l'appeler la vérité. La vérité, c'est l'inscription au lieu de l'Autre du signifiant, mais l'Autre n'est plus l'analyste, il ne l'a jamais été, l'Autre est un lieu vide.

Dans l'acte analytique, celui qui agit c'est l'analyste, mais le sujet c'est l'analysant car c'est lui qui parle et c'est sa parole qui fait acte. Le passage par l'acte et non pas passage à l'acte, c'est, au delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelé. Le sujet qui désirait entrer en analyse et le sujet qui en sort n'est pas le même. Les effets de son discours ont permis de redistribuer les cartes.

L'acte analytique consiste donc pour l'analyste à supporter le transfert jusqu'à sa liquidation ou comme le dit Gori jusqu'à son achèvement dans le double sens du terme. Mais Lacan dit que l'analyste a horreur de son acte car ce qu'il sait de par l'expérience de sa propre analyse c'est qu'au terme de cet acte il va déchoir d'où l'expression lacanienne de la résistance de l'analyste devant son acte.

L'entrée en analyse s'effectue par l'effet d'un désir de savoir, un désir de parler qui passe par la personne de l'analyste, supposé savoir, le transfert se met alors en place avec son corollaire, la règle fondamentale qui incite l'analysant à parler. Mais le transfert est une forme de l'Amour et comme tel, il a tendance à protéger du désir, l'analysant maintient l'analyste dans sa position de sujet supposé savoir pour faire l'économie de son désir, par peur de la séparation et l'analyste, s'il a vraiment horreur de son acte, en vient à partager son savoir avec l'analysant dans une communion imaginaire. L'analysant se retrouve privé de sa parole, l'analyste faisant alors un acting out-de-la parole de l'analysant. La situation analytique est alors bloquée. Trop de transfert, ce que Freud appelle la névrose de transfert, tue le désir et tue ainsi la possibilité de parole pour l'analysant. Mais surtout, trop de transfert par son effet de blocage provoque une situation d'Angoisse et l'agir impulsif, l'acting out semble le seul moyen de sortir de l'angoisse, de faire trou dans le trop plein. Mais il n'y a pas que l'analyste qui a horreur de son acte car comme le dit Gori, c'est l'horreur qui détermine l'acte par ses effets. "L'acte convoque le sujet avec l'horreur de sa jouissance". Seulement l'analyste a une petite longueur d'avance. Ce terme d'horreur est très fort, il est lié à la problématique de Lacan face à la mort. Comme il le dit dans le séminaire sur l'Acte, l'acte est mu par un désir de savoir, mais ce que l'acte révèle au sujet c'est un savoir sur la mort. Il me semble que ce que désigne l'horreur, c'est d'abord un affect, un affect lié à l'indicible, l'indicible qui est peut être différent de la mort. L'homme est affecté par le langage. C'est lorsqu'il ressent cet affect que sa parole prend sa force d'acte.

Affect lié à la séparation, à l'aliénation du langage.

S.P. n'a jamais supporté la séparation mais surtout la division Savoir/ Vérité, c'est à dire la castration symbolique. Toute sa vie il a été rongé par le doute et l'hésitation pour laisser à l'autre le savoir tout en le niant.